

Il avait alors 72 ans ; il éprouvait le besoin du repos. Cinquante années de son existence avaient été consacrées aux affaires publiques ; il avait acquis désormais le droit de vivre pour lui.

M. Rambaud emporta dans sa retraite toutes ses facultés intactes. Il n'avait rien perdu, dans sa verte vieillesse, ni des grâces de son esprit, ni de l'aménité de son caractère. Une expérience demi-séculaire qui avait touché à tous les événements de la révolution, une carrière publique qui l'avait rapproché de tous les grands personnages du temps, et, joints à cela, un esprit naturellement aimable, une philosophie douce et gaie, donnaient à sa conversation un caractère particulier, plein tout à la fois de charme et d'instruction. Retiré au milieu des tendres affections de sa famille, au sein des belles-lettres pour qui il avait gardé toute sa sensibilité, et qui charmaient sa retraite ; entouré des honorables souvenirs de son passé, de l'estime de ses concitoyens et des respects du public, notre compatriote rappelait involontairement le noble vieillard dont Cicéron a fait le portrait dans l'un de ses traités immortels.

M. Rambaud jouit pendant dix-neuf ans de cette vie intime et douce ; il fut le premier à en pressentir la fin. Il venait de passer les beaux jours de l'automne, avec sa famille, à Vourles, dans une campagne qu'il affectionnait surtout : le moment du retour à la ville était venu, on allait partir ; la voiture qui devait ramener M. Rambaud et ses enfants attendait dans la cour, il allait y monter ; tout-à-coup il ordonne de suspendre le départ, remonte dans son appartement, s'en fait rouvrir les portes : *il veut, dit-il, jouir une dernière fois de ce beau paysage qu'il a tant aimé!* Après un moment de contemplation muette et solennelle, il s'arrache à ce spectacle, et rejoint sa famille. Ce funèbre pressentiment ne le trompait pas ; à peine revenu à Lyon, sa santé s'altéra ; bientôt ses forces